

# Les perspectives changent à chaque pas

C S P R  
H U A O  
I R R M  
N      A  
O L C N  
I E O  
S      N  
M T  
O E  
N S  
D  
E

Le Quartanier Éditeur  
4418, rue Messier  
Montréal (Québec) H2H 2H9

Diffusion au Canada : Dimedia

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2007  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-923400-29-7

© Le Quartanier, 2007

Julien de Kerviler

# Les perspectives changent à chaque pas

---

R P C S L M C  
O A O U E O H  
M R N R N I  
A T D N  
N E E O  
S I  
S

---



*série qr no 24*

**LE QUARTANIER**

MONTREAL



I

Le jardin de la Grande Contemplation



## **La pauvreté de Cao Xueqin**

### PROLOGUE

LA FAMILLE DE CAO XUEQIN AVAIT OBTENU de l'empereur Kangxi des Qing la charge d'intendant des soieries impériales de Suzhou et de Nanjing. Aux revenus immenses qui en découlaient s'ajoutaient la gabelle de Yangzhou et le lustre d'une famille depuis longtemps collaboratrice de la dynastie mandchoue.

Le grand-père de Cao Xueqin avait été bibliophile, dramaturge célèbre, grand lettré. Il avait beaucoup fait pour l'image des Cao et l'empereur vint à les visiter plusieurs fois. Les dettes farmineuses occasionnées par ces visites s'accumulaient chaque année un peu plus, sans qu'on vît un moyen de les rembourser ni qu'on se souciât jamais d'en trouver.

\*

*Les perspectives changent à chaque pas*

Kangxi mourut le 20 décembre 1722. Ce jour-là, Jean-Jacques Rousseau, qui venait d'être mis en pension chez le ministre Lamercier, apprenait avec le latin tout le menu fatras dont on l'accompagnait sous le nom d'éducation, et Jonathan Swift travaillait depuis son exil irlandais au *Voyage de Gulliver*.

Trente-huit ans plus tôt, Louis XIV avait ordonné une mission scientifique au Cathay, et l'empereur n'avait d'abord vu que des avantages dans le fait de protéger les Jésuites qui lui arrivaient du bout du monde : Adam Schall von Belle avait été installé à la tête de l'Observatoire impérial de Pékin, tandis que Ferdinand Verbiest avait été nommé président du Bureau impérial des mathématiques, avant que d'aller diriger les négociations de Nerchinsk qui devaient fixer les frontières de la Russie et de la Chine.

À son accession au trône, le nouvel empereur, Yongzheng, fit contrôler les comptes des intendants; ceux-ci, incapables de rembourser leurs dettes, furent destitués et tous leurs biens confisqués; puis Cao Xueqin échoua à l'examen de la province de Pékin. En 1750, il s'établit aux environs de la capitale; dix ans plus tard il s'installa dans un village de la colline de l'Ouest.

\*

Cao Xueqin était calligraphe, peintre, joueur de cithare, chanteur d'opéra, graveur de sceaux et de cachets, habile à la vannerie, à la teinture et à l'impression sur tissus; il fabriqua des cerfs-volants, rédigea des traités sur l'aménagement des jardins et des parcs et, surtout, il devint pauvre. Le nom qu'il s'était choisi signifiait quelque chose comme

*prologue – La pauvreté de Cao Xueqin*

« Cresson sous la neige ». Il était connu pour sa corpulence, son originalité, son emportement dionysiaque à boire et à parler. Il s'épouillait en causant.

Il logea le reste de sa vie dans une chaumière aux solives de jonc, dormit dans un grabat de cordes tressées, échangea son manteau contre du vin et nota que ni les matins de brise, ni les soirs de clair de lune, ni les saules qui bordaient son perron, ni les fleurs qui s'épanouissaient dans sa cour, ne pourraient empêcher son pinceau imbibé d'encre d'exprimer les sentiments qu'il nourrissait dans son sein. Il écrivit, faute de papier, au dos d'éphémérides, et mourut aux environs de 1763 sans avoir eu le temps d'achever son *Rêve dans le pavillon rouge*.



## II

Le pavillon des Pierres fossiles



## **La femme de mon voisin**

### CHAPITRE UN

LE 13 AVRIL 2005, un peu après dix-huit heures, ma mère nous a appelés, mon père et moi, à la fenêtre de la cuisine : la femme de mon voisin tapait sur les murs et se roulait par terre en criant.

C'était bien elle pourtant, si mes parents se souvenaient, que je leur avais décrite plusieurs fois, parce qu'elle éprouvait pour son mari un amour exemplaire dont j'avais parfois été jaloux.

Quand mon voisin est rentré, ce soir-là, plus tard que d'habitude, sa femme s'est jetée sur lui pour lui arracher les yeux.

\*

Le 3 juin, de retour du jardin du Printemps magnifique où les troupes franco-britanniques s'en étaient donné à cœur joie pendant le sac de Pékin d'octobre 1860, j'ai décidé

*Les perspectives changent à chaque pas*

d'écrire l'histoire de la femme de mon voisin. J'ai prévenu Onoff que je ne pourrais pas le rejoindre à Hainan, où il prétendait s'initier à la plongée sous-marine, j'ai fait des provisions à l'épicerie voisine et je me suis enfermé chez moi à double tour.

\*

Le 4 juin, comme d'habitude, mon voisin s'est levé à deux heures du matin, il s'est habillé et il a préparé du thé, mais il est resté assis toute la nuit sans écrire, le visage en sueur, la main crispée sur son stylo en or, hésitant peut-être à en écraser la plume d'un grand coup sur sa paillasse et à ne plus jamais s'inquiéter d'amour ni de littérature.

\*

Il semblait que soudain quelque chose avait changé dans la vie de mon voisin. Il regardait si je le regardais et paraissait se demander, de plus en plus troublé, pourquoi j'avais poussé mon bureau contre la fenêtre, comme si mon bureau avait pu acquérir, du jour au lendemain, une nouvelle importance pour moi, comme si j'avais jamais pu, moi aussi, écrire quoi que ce soit.

Quand le soleil s'est levé, un peu avant quatre heures, il n'a plus tenu, il a passé une veste et il est parti, les poings serrés dans les poches, se perdre dans les rues pavées de la vieille ville.

\*

Comme je ne savais par où commencer et que j'hésitais entre le passé simple et le passé composé, me méfiant du caractère obsessionnel du premier et de la tournure répétitive du second, j'ai pensé que je pourrais écrire à ma mère pour m'éclaircir un peu les idées. J'ai sorti du tiroir la rame de papier à en-tête que l'administration de l'université m'avait généreusement offerte en guise de bienvenue, et j'ai passé le reste de la nuit à tourner mes phrases en me rongant les ongles :

*« De l'autre côté de la cour, au cinquième étage de l'immeuble symétrique au mien, j'ai repéré, l'année dernière, un couple charmant ; ils s'enlaçaient à longueur de journée, et je ne voyais pas que leur idylle finirait jamais.*

*« Le 13 avril, tu m'as appelé à la fenêtre de ma cuisine : la femme de mon voisin était devenue folle ; de toute évidence, elle avait acquis la preuve qu'il la trompait, et elle était bien décidée à ne pas se laisser faire.*

*« Le lendemain matin, elle avait disparu.*

*« Depuis lors, mon voisin passe ses nuits à écrire, et je crains que les yeux ne lui sortent de la tête.*

*« J'ai décidé à mon tour d'écrire l'histoire de la femme de mon voisin. Bien sûr, cette histoire n'a rien à voir avec Fenêtre sur cour. Aucun petit chien ne cherche des os dans les parterres qui séparent nos deux immeubles, je n'ai rien d'un grand reporter, je sais que Raymond Burr est un acteur et je n'ai pas la jambe cassée. Il y a bien un homme, un peu bedonnant, qui passe et repasse dans l'allée, derrière l'immeuble de mon voisin, mais il traîne un balai et une pelle, porte des lunettes de soleil, une casquette qui lui tombe sur le front, un masque hygiénique blanc et un uniforme orange. Il paraît d'ailleurs qu'il travaille pour la police interne de l'université.*

*Les perspectives changent à chaque pas*

*« Ce qui serait curieux, plutôt, et qui m'inquiète, ce serait de retrouver le cadavre de la femme de mon voisin dans la penderie de ma chambre. »*

Il y avait donc deux mois que mon voisin avait commencé à écrire la nuit, et il y avait un peu plus d'un an que mon voisin s'était installé avec sa femme dans cet appartement au cinquième étage de l'immeuble symétrique au mien, que j'épiais depuis les fenêtres de mon salon et de ma cuisine.

Ma chambre, de l'autre côté, donnait sur l'avenue de Hong Kong, qui traversait Qingdao d'est en ouest, et plus loin sur la mer Jaune, où le soleil se levait maintenant à quatre heures du matin.

Avant d'épier mon voisin et sa femme, j'avais épié les étudiantes qui vivaient en chambrées. Le soir, elles rentraient en courant, de peur d'être mises à l'amende par la concierge, qui avait reçu l'ordre de fermer les portes de l'immeuble à vingt-deux heures trente. Une demi-heure plus tard, l'électricité était coupée. Les étudiantes, qui s'étaient entassées pour bavarder sur l'un des quatre lits superposés, fermaient les yeux et se forçaient à dormir. J'essayais d'attraper leurs rêves qui s'envolaient par les fenêtres restées ouvertes, puis j'allais m'égarer jusqu'à l'aube, dans les quartiers tous semblables de la grande banlieue, en imaginant des jardins nécessaires et parfaits comme les quatre saisons.

L'une d'entre elles avait remarqué que j'aimais fumer à la fenêtre et que ma position, au sixième étage, favorisait la curiosité. Elle prenait soin de tirer le rideau lorsqu'elle se déshabillait pour la nuit, mais elle le rouvrait aussitôt après et se dépêchait de se glisser dans son lit, les yeux fixés sur la seule fenêtre allumée de l'immeuble en face, hésitant à me

dénoncer à ses camarades qui traînaient en sous-vêtements ou à se jouer de leur impudeur.

\*

J'avais mis un certain temps à remarquer, un étage plus bas, une autre étudiante qui écrivait, chaque soir, pendant deux longues heures, la tête doucement penchée sur la paillasse, et ses longs cheveux noirs tombaient jusqu'à ses chevilles. Elle portait, au contraire des autres, une chemise de nuit à dentelles, un peu transparente, et ne parlait jamais à personne. J'avais erré dans l'université, quelquefois, à sa recherche, et je l'avais finalement croisée près du terrain de badminton, mais je ne l'avais pas trouvée aussi belle qu'à sa fenêtre et j'étais rentré dormir chez moi, en attendant que la nuit tombe et que les étudiantes allument leur néon.

Fin octobre, elles furent obligées de déménager pour un autre immeuble, à l'autre bout du campus, plus vétuste et mal équipé, comme si l'administration avait voulu les punir, et je me suis retrouvé seul; désormais, le soleil se couchait pour rien.

\*

Les étudiantes me manquaient chaque jour davantage, et j'étais chaque jour moins enclin à rester chez moi, à accepter de me perdre parmi des dictionnaires et des plans de jardins contradictoires, les mains plaquées sur les oreilles pour ne pas entendre les portes de l'immeuble qui claquaient à longueur de nuit, de l'autre côté de la cour. Je ne

*Les perspectives changent à chaque pas*

résistais pas longtemps avant de me lever pour aller rouvrir les rideaux. Je pouvais rester ainsi des heures à ma fenêtre, à écouter le sifflement du vent qui s'engouffrait dans les pièces vides, arrachait une par une les affiches d'acteurs qui étaient restées épinglées aux murs et inquiétait les rats qui avaient pris possession des lieux.

\*

Pourtant je n'étais pas venu en Chine pour guetter des fantômes, et je me forçais l'après-midi à explorer la ville, quartier par quartier, le nez gelé et la larme à l'œil, peinant à allumer mes cigarettes tant la bise m'engourdisait les doigts, me promettant à chaque pas de travailler sans faute jusqu'à l'aube, loin de ma fenêtre et des souvenirs de sous-vêtements en coton blanc. Je rentrais dîner, mais je ressortais toujours, remettant à un lendemain improbable la correction des copies qui menaçaient de m'envahir et la lecture d'un *Traité sur les modèles de balustrades dans les jardins privés* que j'avais acheté à une grand-mère aveugle lors de mon premier séjour à Pékin.

Un soir de décembre, enfin, j'ai rencontré Onoff. Le brouillard avait recouvert toute la ville. Nous avons parlé. Puis nous nous sommes revus. Quand la neige a commencé à tomber, il m'a présenté Li Lili afin de me faire oublier ma fenêtre.

Je m'étais presque décidé à m'installer chez elle lorsque des ouvriers envahirent l'immeuble. Ils abattirent les cloisons, installèrent des cuisines et des salles de bains, posèrent du linoléum, des radiateurs et des câbles pour la télévision, se lavant le soir dans des bassines d'eau froide et

dormant à tour de rôle, au milieu des fils dénudés et des pots de peinture, dans des couettes bleues trouées aux mites; à midi, parfois, ils s'accordaient une pause, et jouaient aux cartes en misant des paquets de cigarettes et des bouteilles d'alcool de riz.

Début avril, des couples emménagèrent dans les nouveaux appartements. De ce côté de l'immeuble qui faisait face au mien, côté jardin, ce fut mon voisin qui arriva le dernier.

\*

Pendant les premiers mois, mon voisin et sa femme menèrent une vie parfaitement réglée, qui ne souffrit jamais d'aucun accroc, comme s'ils avaient défini à l'avance un quotidien idéal. Chaque matin, après que mon voisin était parti en cours, sa femme se lavait longuement les cheveux au-dessus d'une bassine de plastique rouge qu'elle posait sur le rebord de la fenêtre. Elle ôtait sa chemise de nuit, passait une culotte et un soutien-gorge fleuris, sans jamais prendre le soin d'éteindre le plafonnier ou de tirer les rideaux, et passait la matinée, à moitié nue, à lire les notes de son mari. Parfois même elle restait assise, toute à sa lecture, le soutien-gorge à la main; ses seins avaient déjà commencé à tomber, leurs aréoles étaient beaucoup trop larges et beaucoup trop sombres à mon goût, je tournais le regard et j'allais m'asseoir à mon bureau, loin de la fenêtre, pour essayer de comprendre les sentences elliptiques de Zhang Nanyuan.

À cette époque, mon voisin n'écrivait pas encore avec obstination. Il prenait quelques notes après le déjeuner,

*Les perspectives changent à chaque pas*

mais ne se faisait pas prier longtemps pour rejoindre sa femme qui tenait à faire la sieste, comme on le lui avait appris à l'école. Il travaillait une petite heure avant le dîner, et se rasseyait à sa paillasse pour la forme, le ventre lourd et presque saoul, car il savait qu'elle allait l'appeler à nouveau et qu'il ne résisterait pas davantage qu'à midi. Un quart d'heure après, il abandonnait son stylo et ses papiers, ôtait sa chemise, son pantalon et ses chaussettes, éteignait le plafonnier et disparaissait, jusqu'au lendemain, entre les bras de sa femme, en lui murmurant des bêtises.

\*

L'après-midi du 13 avril, je sortis me promener avec mon père. Il voulait visiter l'observatoire et prendre le téléphérique qui menait à la tour de la télévision, du haut de laquelle on pourrait sans doute admirer la baie de Jiaozhou. Nous rentrâmes un peu après dix-huit heures. Ma mère se tenait à la fenêtre de la cuisine, très excitée : elle avait vu par hasard, alors qu'elle s'apprêtait à ébouillanter des crabes, une femme qui tapait sur les murs de sa chambre en hurlant, comme une innocente qu'une justice aveugle aurait incarcérée sans procès.

Lorsque mon voisin rentra chez lui, plus tard que d'habitude, sa femme se jeta sur lui et se mit à le gifler de toutes ses forces. D'abord, il se défendit à peine. Il l'attira à lui pour la calmer, mais les coups redoublèrent. Elle le griffa au visage, et elle cria qu'il l'avait trompée, qu'il ne l'aimait plus, qu'elle s'était sacrifiée pour rien.

Mon voisin ne comprenait pas. Il la gifla à son tour. Il l'assit de force sur le lit. Il la prit dans ses bras. Il la serra

contre lui. Elle pleura. Elle dit qu'elle avait tout lu, qu'elle allait lui montrer les preuves de sa duplicité. Elle se leva. Il la força à se rasseoir. Il répéta qu'elle ne comprenait rien. Il affirma que dans ces conditions il ne pouvait pas travailler, qu'elle voulait le tuer et que c'était elle au contraire qui ne l'aimait plus et que c'était lui au contraire qui allait la tuer.

Il vérifia que j'étais bien à ma fenêtre, puis il battit sa femme jusqu'à ce que ses bras retombent sans énergie, le long de son corps, maigre à faire peur.

À deux heures du matin, il lança la théière contre le plafonnier, qui explosa.

\*

Deux mois auparavant, mon voisin avait pris l'habitude de se promener les après-midi où il n'avait pas cours. Je l'avais suivi à plusieurs reprises quand mon propre emploi du temps me l'avait permis. Il longeait la mer jusqu'à la baie de Taiping, s'asseyait sur un rocher et prenait tout son temps pour chercher, à l'horizon, la silhouette grise et circulaire de l'île Rouge, parmi les fumées lentement dissipées des cargos qui sortaient de la passe; puis il fermait les yeux, pour les reposer de la lumière, et se souvenait comment il avait marché une fois dans les traces d'un couple, sur cette même plage qui menait au pavillon des Pierres fossiles signalé par tous les guides, parce que c'était là, dans une des chambres du premier étage, en 1949, que Jiang Jieshi avait manqué de s'étouffer avec un os de lapin en apprenant la victoire des communistes.

Au bout de l'anse, les traces devenaient confuses. Les courbes tracées dans le sable par la pointe d'une canne, les

*Les perspectives changent à chaque pas*

mégots de cigarettes sans filtre, la petite boîte en carton qui avait servi à emballer un film, tout laissait supposer que le couple avait été séduit par le paysage et s'était arrêté pour prendre une photo.

Il s'agissait d'étrangers, sans doute. Seuls des étrangers pouvaient avoir l'idée absurde de prendre une photographie à cet endroit.

\*

C'était du moins la réflexion que mon voisin s'était faite, le lendemain, quand il avait essayé de transcrire cet épisode. Mais quelque chose manquait, ce détail qui permet à un narrateur habile de détacher un personnage de la foule des seconds rôles où il est d'abord perdu, quelque chose d'indéfinissable qui va au-delà de la simple astuce de syntaxe, une légère affectation de héros, un mot à contretemps, un tic de langage presque imperceptible qui empêche un personnage qui se sait observé de paraître naturel.

Il acheta un appareil-photo et retourna sur la plage avec une prostituée à laquelle il demanda de s'asseoir dans le sable, le regard tourné vers la mer, et de refaire lentement son chignon, de telle sorte que le mouvement de ses bras tende l'étoffe du chemisier blanc sur sa poitrine.

Dans l'objectif, mon voisin apercevait, en haut de la plage, à peine dissimulée par les pins, la tour du pavillon des Pierres fossiles, au pied de laquelle des cohortes de touristes faisaient la queue, les yeux mi-clos à cause du soleil qui se reflétait sur les vitres, abrutis par leur guide hystérique qui criait des anecdotes édifiantes dans un haut-parleur.

Rentré chez lui, il glissa la pellicule parmi ses notes et

raconta comment il avait été témoin, en remontant l'avenue de Hong Kong, d'un accident de la circulation qui l'avait beaucoup impressionné. Puis il se mit au lit, le visage tourné vers le mur, et demanda à sa femme de le laisser dormir.

\*

Le 4 juin, mon voisin s'absenta plus longtemps que d'habitude. Cette fois il partit se promener dans la montagne qui dominait l'université et d'où l'on contemplait, quand il n'y avait pas de brume, la ville jusqu'au port et, plus loin, de l'autre côté de la baie de Fushan, la montagne que l'on avait percée pour y cacher une base sous-marine.

Il rentra à vingt heures, prépara du thé, passa le peignoir de soie bleue de sa femme et s'assit à la paillasse qui lui servait de bureau. Pour la première fois depuis bientôt deux mois, il parut hésiter avant de dévisser son stylo et de pomper l'encre à la bouteille. Il leva la tête à plusieurs reprises, et s'aperçut enfin que j'avais poussé mon bureau contre la fenêtre.

J'avais passé beaucoup d'heures à épier mon voisin et sa femme, en fumant cigarette sur cigarette, accoudé à la fenêtre de mon salon, et je compris sa surprise de me trouver soudain à écrire, indifférent à ses propres soucis d'écriture.

\*

Quand je revins à Qingdao, le premier septembre 2004, après un séjour en France qui s'était aussi mal passé que possible, l'immeuble de mon voisin avait pris une tout autre allure. Ses collègues avaient passé l'été à bricoler, acheté

*Les perspectives changent à chaque pas*

des lampes, des bureaux, des armoires, de vastes lits en bois ouvragés, accroché au mur des calligraphies et la photographie grandeur nature de leur mariage. Ils s'étaient rappelé, en riant, comment ils avaient manqué se fouler les chevilles, parmi les rochers de la baie, comment il avait fallu se mordre les lèvres pour tenir la pose hiératique, malgré les plaisanteries du photographe officiel et les rafales de vent glacé qui levaient les voiles de la robe blanche louée à l'heure.

Mon voisin et sa femme, eux, n'avaient rien fait pour aménager leur appartement. À l'exception du lit et d'une chaise de salle d'attente devant la paillasse, la chambre était toujours vide, les vêtements toujours empilés à même le sol, les murs toujours nus; et tout recommença comme avant.

\*

Mes parents repartirent en France le 15 avril via Pékin et Munich. Je me retrouvai à nouveau seul. Je passais la nuit dans des bars, à discuter et à boire avec Onoff. Parfois je m'endormais sur une plage, entre des chaloupes échouées, ou j'allais sonner chez Li Lili, qui habitait un grand appartement à côté du zoo. Je m'endormais entre ses bras, en écoutant les cris des singes et les feulements des tigres rendus fous par les tranquillisants.

Le matin, elle insistait pour que nous allions nous promener au bord de la mer, mais je trouvais toujours un prétexte pour rentrer chez moi, en espérant que mon voisin n'avait pas remarqué mon absence.